

Transition

Confinement, chute du PIB et prospérité sans croissance

Certains comparent le ralentissement de l'économie en situation de confinement avec la décroissance ou la Transition écologique voulue par ceux qui remettent en question le système économique dominant. Ne serait-elle pas, au contraire, un petit avant-goût de ce que nous vivons si nous ne rompons pas rapidement avec la course à la croissance ?

Avec le soutien de la

Avant tout, un préalable : la croissance. Quand on parle de croissance « tout court », il s'agit de la croissance économique qui, le plus souvent, se mesure au travers du produit intérieur brut, le PIB¹. On parle donc de croissance du PIB, qui est l'augmentation de la valeur monétaire de la production de biens et de services pour une région donnée (province, pays, zone économique) de période en période (trimestre, année, décennie). En simplifiant beaucoup, on dit qu'il y a « croissance » dans une région quand plus d'argent y a circulé pendant une période que lors la même période précédente².

Quand la croissance du PIB détruit les bases de notre prospérité

1

Mais attention, rien ne dit pourquoi cet argent a circulé³. Rien ne dit que cet argent a circulé pour créer de la richesse... ou en détruire. Était-ce pour produire des légumes qui respectent la santé et la terre, planter des arbres, soigner des gens, développer des vélos plus pratiques, par exemple ? Ou bien était-ce pour produire des pesticides, déboiser, créer des campagnes publicitaires pour la malbouffe, ou massacrer des écosystèmes pour en extraire du pétrole non conventionnel ?

De nos jours, nous en prenons de plus en plus souvent conscience, notre économie empoisonne les sols, les océans et l'air. Elle surexploite les forêts, les mers et les gisements de matières premières. Elle détraque le climat et érode la biodiversité. Elle gaspille de manière inouïe et accumule des déchets en tout genre... En résumé, **notre économie consomme toujours plus de ressources naturelles (parfois non renouvelables) et détériore continuellement les écosystèmes**. En empruntant le langage économique et au risque d'adopter une vision très matérialiste voire utilitariste, n'oublions pas que les écosystèmes et les ressources naturelles constituent le « capital naturel ». Or notre économie détruit continuellement une partie de plus en plus importante de ce capital, qui est une sorte de « capital productif ».

C'est dramatique puisque ce « capital naturel » (ressources naturelles + écosystèmes) qui est limité (les ressources ne sont pas inépuisables) constitue notre condition d'existence, c'est-à-dire le capital fondamental dont nous tirons toute prospérité. De ce point de vue, actuellement, le bilan global de notre économie est donc négatif. **Chaque jour, l'humanité détruit toujours plus de richesses qu'elle n'en crée**. Paradoxalement, ce que nous appelons « croissance » (du PIB) désigne dans la réalité, c'est-à-dire dans la chair du monde, un appauvrissement global, la décroissance de notre capital le plus précieux !

¹ Sur le calcul du PIB et la critique du PIB voir l'analyse d'Etopia (2018) : <https://etopia.be/le-declin-structurel-de-la-croissance/>

² Le PIB peut se calculer de trois manières différentes qui donnent le même résultat : la somme des productions (la somme de la valeur ajoutée de tous les agents économiques), la somme des dépenses (la consommation, les investissements, la variation des stocks, les exportations et les importations) ou la somme des revenus (les revenus des agents économiques soit les salaires, les excédents et les impôts).

³ Ni au profit de qui, mais ce n'est pas l'objet de ce texte.

Décroissait celui qui croyait croître

Actuellement, la croissance du PIB constitue donc une destruction globale de richesse alors que dans nos esprits nous l'associons habituellement avec création de richesse ! Pourquoi une telle confusion ? Pour deux raisons fondamentales (parmi les nombreux défauts du PIB).

La première, c'est parce que l'on confond flux de monnaie et flux de valeur. Autrement dit, ce n'est pas parce que la monnaie circule que l'on crée de la richesse, on en détruit aussi. Inversement, on peut créer de la richesse sans faire circuler de la monnaie, avec du volontariat par exemple, que le PIB ne prend pas en compte. On le voit avec le confinement, ce n'est pas parce qu'une activité est essentielle, c'est-à-dire qu'elle est indispensable et qu'elle a donc de la valeur aux yeux de la société, qu'elle est valorisée monétairement par le système économique mais surtout si elle est rentable. Par exemple, bien que nécessaires, le ramassage des déchets, le maraîchage ou la distribution de colis alimentaires sont bien moins valorisés économiquement que le fait de marquer des goals en première division ou vendre des caméras de surveillance et des armes à feu... dont on peut facilement se passer !

La deuxième raison de confusion, c'est que, le PIB ne prend pas en compte les externalités négatives, c'est-à-dire les coûts de notre économie, la destruction du « capital naturel ». C'est un peu comme si l'on tenait une comptabilité sans prendre en compte l'amortissement de « l'appareil de production » pour parler trivialement de notre planète. Une entreprise gérée de cette manière serait rapidement en faillite. Aux yeux de l'économie dominante, les écosystèmes ne constituent pas une richesse en eux-mêmes... Pour prendre un exemple concret, une forêt inexploitée ne « vaut » rien et sa disparition n'est pas comptabilisée dans le calcul économique actuel. Seules les planches, les meubles et autres objets produits à partir du bois de cette forêt comptent... Pour peu qu'ils soient vendus (et donc que l'argent circule) ! Pourtant, bien au-delà du bois comme matière première, une forêt rend également d'innombrables services « écosystémiques » dont nous sommes absolument dépendants, comme par exemple la régulation du climat... Ainsi, si on a vu plus haut qu'il ne faut pas confondre monnaie et valeur, on voit ici **qu'il ne faut pas confondre valeur et richesse.**

Donc, dans un monde où l'économie base sa croissance sur la surexploitation du « capital naturel », on comprend mieux pourquoi la mise sous cloche de la moitié de l'humanité a très certainement ralenti, pour un moment, la destruction de notre environnement et pourquoi les écosystèmes ne peuvent que mieux s'en porter⁴. Mais attention, si cela se traduit par la décroissance du PIB, ce n'est pas de la décroissance « tout court », au

⁴ « Le 'jour du dépassement de la Terre', qui marque le jour où l'humanité a consommé toutes les ressources que les écosystèmes peuvent produire en une année, devrait tomber le 22 août 2020, soit trois semaines plus tard qu'en 2019 (29 juillet), selon le Global Footprint Network, un institut de recherches international établi en Californie (Etats-Unis) ». Voir *Le Monde*, 5 juin 2020.

contraire, puisque pour un instant au moins nous arrêtons de détruire notre « capital naturel ».

Pourtant ce type de confinement n'est pas une situation souhaitable

Ceci dit, cette situation n'est pas réjouissante pour autant et ne ressemble en rien au monde auquel aspirent les objecteurs de croissance⁵ ou les militants de la Transition écologique⁶. En effet, non seulement ils prônent un changement de société volontaire – et le confinement est imposé par une crise sanitaire majeure – mais en plus, ils souhaitent un changement organisé, collectif, convivial et au profit de tous.

En situation de confinement, nous vivons isolés les uns des autres, la démocratie est mise entre parenthèse, la pauvreté et les inégalités sont exacerbées. Nous vivons dans la crainte du manque de revenus et de la pénurie. Nous nous sentons fragiles et déplorons notre dépendance à un système que nous ne contrôlons pas. **Les objecteurs de croissance ou les militants des villes en Transition souhaitent au contraire intensifier les liens sociaux, créer des démocraties plus participatives, revoir nos besoins, valoriser les compétences et ressources de chacun au profit de tous, et développer notre autonomie par rapport à une mondialisation qui repose sur la toute-puissance des multinationales et les énergies fossiles.** À la place de la sinistrose du confinement et de l'épuisement (humain et environnemental) qu'impose la croissance, ils nous proposent l'enthousiasme d'une prospérité simple et partagée.

Vers une prospérité sans croissance...

La situation de la planète, donc « notre » situation devient critique. De plus en plus de voix s'élèvent pour parler d'effondrement⁷, c'est-à-dire un bouleversement majeur affectant l'environnement et la société humaine pouvant conduire à une catastrophe à l'échelle de la vie sur Terre. Pour éviter l'effondrement auquel la course à la croissance (du PIB) semble nous condamner, nous devrions tous (re)lire d'urgence des ouvrages⁸ comme « Prospérité

⁵ Voir le site des objecteurs de croissance et notamment l'article : *Non, le Coronavirus n'est pas notre Décroissance* : <http://www.projet-decroissance.net/?p=2637>

⁶ Sur la transition voir HOPKINS Rob *Manuel de Transition, de la dépendance au pétrole à la résilience locale*, Silence/Ecosociété, 2010.

⁷ Sur l'effondrement voir, entre autres, SERVIGNE Pablo et STEVENS Raphaël, *Comment tout peut s'effondrer. Petit manuel de collapsologie à l'usage des générations présentes*, éd du Seuil, 2015.

⁸ Pour la décroissance ou la simplicité volontaire, voir, entre autres, LATOUCHE Serge, *Petit Traité de la décroissance sereine*, éd. mille et une nuits, 2007 ou ARIES Paul, *La simplicité volontaire contre le mythe de l'abondance*, éd. La Découverte, Paris, 2010.

sans croissance »⁹ de Tim Jackson. Dans ces ouvrages, comme du côté des acteurs de la Transition écologique et solidaire ou des objecteurs de croissance, **les propositions ne manquent pas pour changer de système économique et rompre avec la croissance du PIB**. Citons-en les principales :

- définir collectivement les limites de notre économie¹⁰,
- adopter des modèles économiques qui intègrent systématiquement notre dépendance aux variables écologiques et qui protègent le capital naturel,
- revoir le rôle de la monnaie, de la dette et celui des banques¹¹,
- favoriser les petites entreprises et limiter drastiquement le pouvoir des multinationales,
- organiser la planification d'une transition écologique et revoir l'organisation du travail¹²,
- réformer nos institutions politiques en les démocratisant avec plus de participation citoyenne¹³,
- renforcer la sécurité sociale qui prouve à chaque fois son efficacité en période de crise,
- lutter contre la pauvreté et réduire fortement les inégalités sources de frustration et de course à la consommation.

Heureusement, avant même que le système économique ne change, **de nombreux projets et alternatives prouvent qu'une autre économie est possible**. Ainsi, le secteur florissant de l'économie sociale, des initiatives en Transition et des coopératives crée déjà, au profit du plus grand nombre, de la richesse essentielle au bien-être de tous sans détruire systématiquement l'environnement.

En guise de conclusion

Un système économique qui détruit les conditions mêmes de notre (sur)vie sur Terre n'a pas de sens. Pourtant ceux qui le défendent affirment souvent que c'est le seul qui ait fait

⁹ JACKSON Tim, *Prosperité sans croissance : La transition vers une économie durable*, De Boeck, 2010, 1re éd.

¹⁰ Puisque les ressources naturelles sont limitées.

¹¹ Comment assurer démocratiquement l'investissement dans la Transition écologique sans une propriété publique des banques puisque ce sont elles qui orientent les investissements et détiennent le pouvoir régalien de battre monnaie (en octroyant des prêts) ?

¹² Mieux le partager et remplacer progressivement les emplois nocifs par des activités saines pour l'environnement et l'être humain.

¹³ Voir *Contre les élections* de David Van Reybrouck ou l'analyse de Vivre Ensemble *Tous pourris ou une démocratie à réinventer* : https://vivre-ensemble.be/IMG/pdf/2016-14_democratie.pdf

ses preuves et que la croissance (du PIB) est la solution à la pauvreté et aux inégalités. **S'il est incontestable que, depuis la Seconde Guerre mondiale, la croissance du PIB a coïncidé avec une augmentation évidente du bien-être dans nos pays, il faut souligner que cela a surtout été possible grâce à des mécanismes de redistribution comme la sécurité sociale et les services publics.** Ainsi, la croissance du PIB en elle-même n'est pas une garantie de prospérité pour tous. De plus, on sait aujourd'hui que la corrélation entre croissance économique, réduction des inégalités et prospérité ne se vérifie pas toujours. Nombre de pays du Sud en sont malheureusement un bon exemple. Enfin, on constate qu'à partir d'un certain seuil de développement économique, dans les sociétés où les besoins de subsistance sont satisfaits et où la consommation n'apporte plus grand-chose au bien-être, la croissance du PIB n'a plus de sens et s'avère même contre-productive. Quoiqu'il en soit, si la course à la croissance du PIB reste la norme, la situation de confinement risque de n'être qu'un tout petit avant-goût de ce qui nous attend dans un futur trop proche, quand nous aurons irrémédiablement détruit notre « capital naturel » et que l'horizon d'un effondrement se précisera. Alors, loin de la guerre des mots entre croissance et décroissance (les biens mal nommées), ne devrions-nous pas tous, à commencer par les responsables politiques, nous poser une question : aujourd'hui, **comment est-il possible pour l'humanité de mettre en œuvre une économie capable de créer plus de richesses qu'elle n'en détruit ?** En courant après la croissance (du PIB), nous sommes sur Terre comme un nuage de sauterelles qui ravage tout sur son passage. Par contre, en œuvrant à la mise en place d'une prospérité simple et partagée sans plus idolâtrer la croissance (du PIB), ne pouvons-nous pas devenir semblables à une colonie d'abeilles qui produit son miel tout en fécondant les jardins ?

Jean-Yves Buron

Coordinateur régional Action Vivre Ensemble Liège



Avec le soutien de



Disponible sur www.vivre-ensemble.be

Exemplaires sur demande : info@vivre-ensemble.be ou 02 227 66 80